JEAN RICHEPIN 1849–1926

La gloire des bêtes

Gloire des bêtes !… Astre aux innombrables rais,
Dans le ciel d'or de ma mémoire tu parais,
Et c'est l'aube des vers dont fusent les ramages,
Parmi des frondaisons pullulantes d'images.

Comme les bosses qu'a l'éléphant sur le front,
Telle, ô Çakountala, tu gonfles ton sein rond ;
Comme sa trompe, alors qu'il marche à la bataille,
Telle se dresse, ferme et flexible, ta taille ;
Et c'est avec son pas berceur, nonchalamment,
Qu'au roulis de tes reins tu viens vers ton amant.
Ainsi Kâlidâsa parle à sa bien-aimée.

Celle qui dort ici, pour jamais embaumée,
Et sut fleurir le cœur de Pépi-Méri-Rha,
La belle au corps parfait que l'Égypte admira,
Belle encor sous le lin sacré qui l'enveloppe.
A les os plus menus que ceux de l'antilope,
Le nez de l'épervier et les yeux du serpent.
Ainsi s'exprime la bandelette qui pend
Aux pieds d'or de Sa-T-Khoum, la reine égyptienne.

C'est la petite Ouen-Kiang, mime et musicienne ;
Ses ongles de corail sont des becs de ramier ;
Son casque noir arbore un corbeau pour cimier ;
Et lorsque, toute rose, en chantant elle joue,
Une aile de flamant lui pousse à chaque joue.
Ainsi rêve un lettré, né voici trois mille ans.
Et dont le nom chinois veut dire : Œil des milans.

Tel un faon qui bondit, fuyant les javelines,
Telle je cours vers mon aimé par les collines.
Selon sa complaisance ou sa rébellion,
Je suis la tourterelle ou je suis le lion.
Sa bouche est un jardin de roses en corbeille
Où ma bouche de feu butine, fauve abeille.
Ainsi la Sulamite.

À conquérir Abla
Bénis soient tous les maux dont Cheddad m'accabla !
Abla, pour que mon cœur aille au galop vers elle,
N'a qu'à baisser sur moi son regard de gazelle.
Sa crinière, étonnant celle des étalons,
En ténébreux burnous pend jusqu'à ses talons.
Son teint est plus crémeux que le lait des chamelles.
Abla, fière cavale aux mignonnes mamelles !
Ainsi le noir Antar exhale son amour.

Les tigres attelés au timon de Timour
Avaient sous leurs cils droits moins d'or et de sinople
Qu'il n'en est sous les tiens, fleur de Constantinople,
Grecque au parler si doux, aux baisers si cuisants,
Dont les cheveux, la nuit, sont pleins de vers luisants,
Dont l'orgueil est semblable au poulain qui se cabre,
Et dont le regard d'aigle a des tranchants de sabre.
Ainsi pleure Ayoub-Khan, pacha des Osmanlis.

Lillah, colombe, lys en plume, plume en lys,
La blancheur de ton corps devant moi tourbillonne,
O papillon de neige, ô neige papillonne !
Ainsi rime Sadi, Gongora des Persans.

Qu'importent les blessés et leurs grands cris perçants !
Que le sang d'Ilios et le sang de la Grèce
Ruisselle ! Il eût coulé pour toi sans allégresse,
Rancunière déesse aux yeux de bœuf, Héra !
Mais il s'épand joyeux, car ce qui le paiera
Et ce qui fait l'honneur de ce carnage insigne,
C'est la possession d'Hélène au col de cygne.
Ainsi le vieil Homère en sa haute équité
Chante, et chante avec lui toute l'antiquité.

C'est elle encor qui fit la grâce souveraine,
Moitié femme, moitié poisson, de la Sirène.
Et lorsqu'ensuite vint le Barbare, à son tour
Il inventa la belle Edith au nez d'autour,
Freya pareille au renne allongé pour la course,
Berthe aux pieds de macreuse, Yseult au regard d'ourse.

Car toujours et partout les assembleurs de mots
Comparent dans leurs vers la femme aux animaux ;
Car toujours et partout, quelque livre qu'on lise,
Cri de guerrier, chanson de pâtre, hymne d'église,
Jadis, naguère, et du ponant à l'orient,
O bêtes, c'est à vous qu'on voit s'appariant
Les charmes de la femme à qui l'on rend hommage
Et dont l'image ainsi se mêle à votre image.

Et c'est pourquoi, dévot à ce culte animal,
Le poète défend qu'on vous fasse du mal,
Et d'un cœur fraternel vous parle avec tendresse,
O vous qui lui servez d'ornements quand il dresse
Le temple où resplendit l'idéale Beauté,
Bêtes qui dans ses chants avez la primauté,
Archétypes de tous les attraits qu'il dénombre,
Bêtes, cierges du temple, illuminant son ombre,
Bêtes, parfums de notre amoureux encensoir,
Bêtes, vivants rayons du lyrique ostensoir !

Et c’est pourquoi, sachant qu’elle est prochaine, l’heure
Où l’homme aura tué les bêtes, je les pleure ;
Moi, poète, dernier écho d’airs révolus
Que les temps à venir ne répèteront plus ;
Moi, voué comme vous, bêtes, à disparaître
D’un monde où nous serions des dieux n’ayant nul prêtre,
Car on n’aura besoin ni de moi ni de vous
Chez ces rois de demain, sans amours et sans Fous.